

Voyage aux portes de la mort d'un blessé crânien

J'étais plongé subitement dans le noir de la vie, là où on ne sait rien, l'antichambre du néant. Combien de temps y étais-je ?? Je ne sais pas. Je ne sais plus ce qui m'est arrivé. Longuement, j'ai essayé de me souvenir. Je me remémore de ma 1^e pensée de ma vie : un soir de l'année 1938, à THIES, au Sénégal (AOF) où j'ai vu une caravane de chameaux passer derrière la palissade au fond de la propriété. Mon père originaire d'Alsace était comptable à la Régie du Chemin de Fer DAKAR- NIGER, ma mère, Alsacienne et avec 2 sœurs nous habitons THIES, au Sénégal. Je suis né sous les tropiques, à DAKAR en 1937.

Appelé sous les drapeaux le 1^{er} juillet 1957 au 156 CIT à 54200 TOUL, j'ai passé le permis de conduire camion et surtout une formation rapide de dépanneur camions alors que j'étais employé de bureaux auparavant. Arrivé en décembre 1957 à ATAR en Mauritanie, il fallait que la maintenance des convois militaires dans le désert soit assurée, c'est ainsi que je partais très souvent en missions. La plus longue des actions (1 mois – début 1958 du point stratégique des 4 frontières du Maroc, de l'Algérie, de la Mauritanie et du Sahara Espagnol jusqu'à SMARA au Sahara Espagnol) fut celle de l' « Opération Ecouvillon ». Les fellaghas d'Algérie qui se reposaient au Maroc que le roi Mohamed V ne voulait plus avaient pris le Sahara Espagnol comme leur pays de repli. Les espagnols n'avaient aucune connaissance militaire et ont demandé notre aide logistique. Nous avons entrepris cette mission avec les parachutistes, légionnaires étrangers, coloniaux ainsi que le Train dont j'ai eu l'insigne privilège (ayant appris la langue de Cervantès au Collège d'Abidjan –en Côte d'Ivoire en 1953 et 1954) de transporter dans la cabine le lieutenant espagnol et la délégation de cette compagnie d'Infanterie espagnole sur mon camion pour évincer les algériens. Toutefois, les débordements algériens ne se sont pas cantonnés au Sahara Espagnol au terme du refus du monarque marocain de la présence des fellaghas au Maroc. La Mauritanie, cette colonie d'Outre Mer, semblait initialement « tranquille », désertique du côté géographique, mais grouillait d'individus non beïdane et surtout pas des « hommes bleus » décrits par FRISON-ROCHE (du temps où je lisais alors que depuis mon accident en 1959, je ne mémorise plus). Je devais très souvent, par convoi en camions (jusqu'à 5 véhicules), ravitailler les goums dans le désert pour leur apporter du thé, du riz, du sucre en pains et des munitions. En cas de pannes je devais remplacer les lames de ressorts des camions car il n'y a pas uniquement du sable en Mauritanie, mais beaucoup de caillasse, loin de la Piste Impériale n°1 (notre boulevard) qui passe à Ain ben Tili, Fort Trinquet, Birr Oued Daoud, Fort Gouraud (la montagne ou mine de fer) et Char. Hors de cette piste n°1, les guides étaient sur les ridelles, au dessus de la cabine des camions et avec la pointe de leur fusil, ils nous donnaient la direction des oueds ou des campements qu'il fallait atteindre. Des fois, il y avait du grabuge: le gommier en chef, n'ayant pas reçu assez de munitions que prévu, suggérait de nous laisser repartir sans guide ! Nous serions morts sans eux. Nous étions à d'Ouit el Laïd, Chinguetti, Toungad, Ouadane, Agaet el Naaj et de ceux dont les noms d'oueds ou campements étaient tellement indéscriptibles pour les français que je les ai oubliés.

J'ai eu mon accident le 4 mars 1959, durant mon service militaire appelé, à ATAR en Mauritanie (anciennement AOF – au sud du Maroc, à l'ouest du Soudan, au nord du Sénégal et à l'est du Sahara Espagnol – ce dernier pays a été depuis repris par le Maroc) et j'avais 22 ans quand cela m'est arrivé.

Je fais mon témoignage, tardivement : j'ai eu l'occasion de lire furtivement des témoignages écrits non pas par des acteurs de ces faits dramatiques, mais par des ...spectateurs ou bien des témoins oculaires qui ont dit ce que des auteurs de ces témoignages auraient vu, pendant qu'ils étaient dans le coma, d'autres auraient entendu des voix au cours de ces moments plus ou moins longs du néant etc. Les gémissements émis par les comateux, selon moi, ne sont pas douloureux : les gens me parlaient de mes gémissements, durant mon coma alors que je n'en ai pas gardé aucun souvenir. Selon mon témoignage, quand on a une double fracture du crâne, on ne sait absolument rien du tout : on est en position de mort. On est survivant uniquement lorsqu'un neurone reprend avec d'autres et le processus de survie revient. Il faut savoir que tous les neurones sont tous connectés entre eux et lorsqu'il y a une interférence notoire, cela fait, je pense, ce qu'il y a eu il y a des milliards d'années, comme avec le Bing Bang à la création de notre ère, une explosion et la première des neurones qui était à l'affichage a été mémorisée et les nerfs ont fait le reste.

Chacun a ses croyances et chacun est certain de ce qu'il croit ! Je me souviens d'avoir admiré à PARIS, au Musée du Louvre une exposition sur l'Égypte dont le guide nous avait expliqué que les Egyptiens croyaient que le soir, le dieu Horus jetait le soleil dans la mer et qu'il le retrouvait le lendemain à l'horizon des collines. Avant les coptes, ces égyptiens en étaient persuadés. Qu'est devenu alors Horus ainsi que les autres dieux ? Il est précisé sur les diverses bibles que dieu s'est créé lui-même. La prochaine venue d'une autre religion est prévue pour quand ? **La version de LAVOISIER : « rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme »** est illogique pour tous les êtres qui croient à diverses choses spirituelles. Il est regrettable de constater que depuis des siècles, l'homme a eu, de part ses idées spirituelles, voulu les prouver par la force et par les incessantes guerres de religion ! Et dire que ce n'est toujours pas fini. **De toute façon, pour moi, ayant eu un soupçon de ma mort devant moi, je suis persuadé qu'il n'y a rien après la mort** Quand on voit le tsunami rayer des villes entières de milliers de japonais (qu'ils aient été des personnes croyantes ou des brigands), des explosions de centrales nucléaires qui vont occasionner des cancers de thyroïde, y-a-t-il une justice céleste pour cataloguer les mauvais et les justes ? Dans ces fournées de catastrophes, il y a simplement **la baraquia**, la chance. C'est mon cas personnel qui, a eu la chance d'avoir un copain de régiment qui n'a pas voulu manger des biscuits vitaminés que sa mère lui avait envoyés. J'ai englouti tout le paquet que Mme de BUTLER avait envoyé à Tanguy, juste avant mon accident. Etais-ce pour moi **ma chance** ?

Je me souviens parfaitement du 3 mars 1959 à ATAR en Mauritanie, nous étions toute une équipe de footballeurs militaires, le soir, invités à une réception d'un de nos gradés. Comme l'équipe de la 557^e Compagnie du Train, dont je fais partie, a été championne dans le championnat militaire, un gradé du Train nous avait invités pour une réception, boire un pot en compagnie de l'hôtesse des lieux, son épouse, une vraie femme française. Le lendemain nous devons affronter une équipe de footballeurs civils, indigènes d'ATAR. Il y avait une effervescence du côté des militaires de toutes les compagnies d'Armes tout autant que les civils qui comptaient nous vaincre car nous n'avions pas l'habitude de la chaleur du désert. Nous sommes dans un pays où le grain de sable est tellement commun et la goutte d'eau est tellement rare que ces deux éléments ne sont pas compatibles l'un de l'autre. Oui, nous étions bien le 3 mars 1959 où les souvenirs étaient stockés dans ma mémoire.

Puis, ce fut le trou noir. Je ne me souviens de rien du tout de toute la période du 4 mars jusqu'au 22 mars 1959.

On m'a dit après, que le 4 mars, vers 18h30,, alors que pour les autres c'était un jour sans problème, pour moi, ce fut un plongeon dans le noir. On m'a dit qu'autour du stade de football à ATAR, il y avait des centaines de spectateurs pour ce match des équipes militaires de la 557^e Compagnie du Train dont j'étais le gardien de buts et de celle civile d'ATAR. Il paraît qu'à 20 minutes de la fin de ce match, un adversaire est venu avec le ballon, j'ai plongé, j'avais le ballon dans les bras et il m'a violemment cogné avec son pied et m'a fracturé le crâne. Après le choc, je me serais levé, ai porté mes mains à la tête où le sang a giclé sur le sable et je me serais écroulé. Rapidement les secours sont venus, d'ailleurs, le médecin chef du Dispensaire Médical en était spectateur. Il a constaté la gravité de l'accident : coma avec hémiparésie. Beaucoup de spectateurs ont été scandalisés par la force avec laquelle le joueur adverse indigène m'a pratiquement abattu ! J'ai été amené au dispensaire d'ATAR où mon dossier avait déjà été consulté : Etant de religion catholique, le médecin a demandé à l'aumônier de la place de me donner l'extrême onction. Après le sacrement, le curé a demandé de quelle région de France je suis. C'est un alsacien de Mutzig a dit le docteur. C'est incroyable, a dit le curé : j'étais 3 ans dans cette localité et j'ai une tante qui y habite. N'y a-t-il plus rien à faire pour le sauver ? Non, l'Hôpital le plus proche est à DAKAR, à 1000 kms. Si nous l'envoyons par avion, avec une fracture ouverte du crâne, avec la pression de l'altitude, le cœur va flancher. Faire les 1000kms sur la piste ondulée ce n'est pas réalisable. Il n'y a plus rien à faire. Le capitaine de la Compagnie du Train, BRUN commandant la 557eCT avait déjà demandé à mon copain du Régiment, Jacques MERLE, de faire ma valise. Ce dernier, des années après, m'a relaté de mes râles qu'il a entendus quand il a mis ma valise près de mon lit au dispensaire.

C'est dans la nuit du 4 au 5 mars 1959 que l'aumônier a entendu un petit avion atterrir et est allé à l'aéroport. C'était un Broussard qui venait de DAKAR, dont le pilote désirait se rendre à AGADIR chercher des vivres et n'avait pas assez de carburant, justifiant son atterrissage à ATAR. L'homme qui m'a donné l'extrême onction a accompli un service humain et je pense

que cet ultime service n'a pas été religieux dans ce contexte. Il a demandé au pilote de l'avion de m'emmener à une altitude minime sur l'Hôpital Principal de DAKAR où je suis arrivé à 1h30. Je suis profondément reconnaissant à cet homme. Mes premiers examens ont été pratiqués le même jour du 5 mars : Traumatisme crânien – Hémiplegie gauche. Pouls passant rapidement de 66 à 44, T/A (tension artérielle) 23/11 à 19h. 45 par le médecin-capitaine des T. O. M. , BLANC.

Les 2 trépanations de mon crâne ont été faites les 6 et 9 mars à l'hôpital Principal de DAKAR par le docteur J-F BLANC, Ancien externe des Hôpitaux de BORDEAUX médecin des T. C. et la fin de mon coma a été le 22 mars 1959, soit 18 jours.et nuits dont je ne sais strictement rien.

Je me suis réveillé : quelqu'un a dit « Il a pissé ». C'était une femme habillée de blanc qui avait prononcé ces mots en poussant la porte et elle est repartie. J'étais dans une chambre blanche, au dessus de la porte il y avait un crucifix, j'ai vu, sur une table, un bouquet de roses rouges et j'ai vu une valise par terre. J'ai vu que j'étais nu sur le lit et que j'avais effectivement uriné. De la main droite, j'ai exploré du toucher mon corps en commençant par le visage. J'ai constaté que je n'étais pas rasé de près. Arrivée plus haut, la main n'a pas senti ma chevelure mais j'ai compris qu'on m'avait rasé la tête. Mais où suis-je ? Immédiatement, le réflexe de chaque être est de quitter les lieux incertains : La valise ! Je suis tombé du lit du côté gauche car c'était aussi de ce côté qu'il y avait la valise ! Après avoir plus ou moins enfilé le pantalon, le côté gauche de mon corps était paralysé, j'ai tiré la porte, ai vu le jour à gauche, au fond du couloir et j'ai rampé. J'avais des difficultés pour ramper. Alors que je rampais vers la lumière, la voix de cette femme m'a ordonné d'arrêter : « qu'est-ce tu fais ici » ? C'est ainsi qu'en me tournant vers elle je lui ai répondu : « je suis où » ? Mes lèvres ont bougé, mais je ne pouvais plus parler... Aidée par un infirmier africain, ils m'ont remis au lit sans oublier de m'y attacher...

Aphasique (du temps de mon histoire, les médecins appelaient cela « troubles de la parole »), j'ai parlé par des gestes. Il y avait parmi ces gentilles infirmières une avec laquelle j'ai essayé de m'en sortir, Mme RAVAD. Comme je n'avait pas la parole, j'ai fait le geste d'écrire. L'infirmière m'a tendu une feuille de papier et, heureux, je voulais lui exprimer ma satisfaction et pour qu'elle me dise ce qui m'est arrivé. Quel fut mon découragement quand, en écrivant, mon cerveau n'a plus respecté la fin des mots que j'avais composé tout comme il n'y avait plus de fin de ligne de la page : je traçais des mots sans séparation et je continuais d'écrire sur la table.

Le chirurgien qui m'a trépané à 2 reprises les 6 et 9 mars 1959 à **l'Hôpital Principal de DAKAR** s'appelle J.F. BLANC passait souvent tout seul dans ma chambre, du Service des Opérés Récents et il m'encourageait. Le cerveau est vraiment la pièce maîtresse d'un être. Au cours des 2 trépanations que j'ai subies, le chirurgien m'avait dit qu'il n'avait enlevé que 7 cm³ de cervelle imputables au choc d'écrasement de mon crâne à gauche et de l'embarrure de l'encéphale à droite. Le médecin m'a dit un jour « c'est bien que tu soies

gaucher sinon, tu n'aurais pas pu faire ce que tu fais ». Je n'ai pas répondu à cette affirmation, j'ai hoché de la tête. Ce qui est juste, c'est que j'ai toujours été droitier. Par contre, ce qui est également juste, c'est que si j'ai une chose minutieuse à faire, je préfère le faire avec la main gauche. Il est aussi bizarre que depuis mon accident, le bras gauche est comme si j'avais des fourmis. Je me suis habitué depuis. Il m'est impossible de donner du sang ou recevoir en intraveineuse au bras gauche. Je n'ai non plus l'obligation de manger à des heures fixes et si je veux, je mange et je remange. Je ne suis pas du tout gourmet. Mes occupations sont libres, il n'y a pas de programmation ou d'organigramme des choses à établir ou à faire. Je n'ai pas d'ordre : dès que je fais une place libre, elle est comblée par d'autres choses que je qualifie prioritaires alors que ce n'est pas vrai ! En 1999, j'ai acheté entre autres 6 portes en bois exotique dont 1 en 2 battants que je désirais monter moi-même à mon domicile : la dernière porte a été posée en juillet 2011 après 13 années de la livraison. Ces lenteurs désespèrent mon épouse qui a un tout autre comportement. Autre séquelle, depuis mon « pépin », je ne pense n'avoir jamais pu lire un livre. Je n'enregistre plus ; si le livre m'échappe des mains ou bien quelqu'un me parle, je ne sais plus où j'ai interrompu ma lecture. Tous les matins, je ne lis que les grands titres du journal. Ce qui m'embête le plus, c'est que tout ce que je dis, je me le lis avant mentalement. Si je veux le dire, ce mot, dont son orthographe n'est pas précise, quel... valcaire, non, vilair, non, calvaire, pour dire enfin ce mot. Personne ne peut se rendre compte de ce qu'une simple chose anodine me coûte pour l'accomplir. Généralement, je ne veux pas que mon infirmité soit en pâture, je n'aurai plus mon honneur envers la Société.

Question médicaments, outre les maux de tête qui sont logiquement admis après les trépanations, ce que je redoutais le plus, tous les jours, c'était la piqure de « glutamate de calcium ». Dans mon lit, je me couchais sur le côté comme le fœtus et une main sur la tête, une protection pour contrer un éventuel autre coup ! Pour passer le temps et pour avoir un peu d'exercice, je marchais en traînant ma jambe gauche à l'Hôpital. Malgré la température élevée au Sénégal, il me fallait obligatoirement d'être protégé et avoir une couverture sur les épaules. Non, je n'ai pas accepté de prendre un fauteuil-roulant.

Tous les jours une commerçante de DAKAR, une fleuriste qui avait été opérée auparavant dans ce service de l'hôpital de DAKAR et mon cas de trépanation l'a époustoufflée ! Elle venait tous les jours pour me voir avec un bouquet de roses alors que j'étais toujours dans le coma. Je suis désolé de n'avoir pu la remercier, je ne pouvais plus parler...

Le matin du 13 avril 1959, le médecin m'a annoncé que j'allais faire un examen dans une **Clinique de Fann** (un faubourg de Dakar) l'après midi. Accompagné d'un infirmier africain, après l'électro-encéphalogramme, le médecin de cette clinique, m'a demandé mon identité nom, prénom, date et lieu de naissance. Je n'ai pas pu donner mes coordonnées précises, mais quand il m'a demandé lieu de naissance, j'ai dit « DAKAR » ! L'infirmier a ricané et je verrai toujours le médecin faire un grand trait sur mon dossier et mettre en majuscule « **PSYCHIATRIE** » en me disant qu'un côté du cerveau n'est pas bon. C'est ainsi que j'ai

atterri en psychiatrie tout de suite après l'EEG. Je ne souhaite à personne de faire un séjour en service psychiatrique en Afrique Noire pour un européen ! Pour les toilettes, il faut demander l'autorisation, on vous ouvre la porte en bois avec un regard à barreaux métalliques et on fait cela dans un WC dans le couloir. Pour manger, pas de cuiller ni de fourchette et surtout pas de couteau ! Chaque « malade » jure ne pas être fou. Il m'a fallu un moment de simulation pour me sortir de la psychiatrie : Le surveillant me regardait, j'ai crié et me suis laissé tomber. Il a appelé le médecin. Ce dernier m'a conduit en neurologie le 25 avril 1959 après 12 jours d'internement psychiatrique.

C'est à la **Neurologie de la Clinique de FANN** que les journées ont été les plus enrichissantes pour que je puisse voir l'avenir en meilleure disposition. J'étais dans un monde hostile où mon existence pouvait soit progresser, soit régresser. Je désirais la première hypothèse. Tous les soirs, vers 19h, à nuit tombante, je me couchais en me disant : « demain, je vais me lever et je pourrais parler » ! Le lendemain, ce n'était pas ce que j'espérais... Comme, j'avais lu, bien avant mon accident, quelques phrases relatives au subconscient préconisé dans un livre de Marcel ROUET (professeur d'éducation physique qui avait établi permettant un développement des muscles et dont je faisais avec Benoit HUCK de MUTZIG, très fréquemment, des entraînements de culture physique jusqu'à l'haltérophilie au Foyer catholique à MUTZIG), j'ai essayé d'adjoindre mon subconscient à moi. Cela n'a pas été facile, mais l'idée était merveilleuse: je n'étais plus seul, même que nous étions plusieurs par chambre. Après mes opérations, un curé de passage à l'hôpital m'a certifié que dieu a tout fait pour que je vive. Je suis arrivé à obtenir de mon subconscient des prouesses. Depuis, je suis athée : mon prénom est Michel et mon subconscient se prénomme André. Ces 2 prénoms figurent sur ma carte d'identité. Dans la chambrée à la clinique, j'ai eu la chance d'avoir un sergent-chef de la Colo qui devait être rapatrié en Métropole et qui m'a fait tous les jours des exercices de dictées alpha et surtout numérique pour que j'en reconnaisse non pas l'orthographe, mais la diction. Même maintenant, j'ai des confusions regrettables : par exemple, je suis persuadé d'avoir dit à quelqu'un 1 alors que je devais dire, sciemment 2 ! De retour à la vie civile, je devais faire des courses chez des commerçants, j'avais demandé à ma mère de me donner un billet de banque pour acheter un produit dont le vendeur m'avait pourtant donné le prix mais que je ne pouvais pas l'enregistrer dans ma tête. C'est dans le service de neurologie que, j'ai eu la première visite : un militaire de la Coloniale basé à DAKAR de MUTZIG, Francis BOURGUAUD qui a su que j'étais hospitalisé à Fann et a fait la jonction avec ma famille.

Ma dernière lettre que j'avais expédiée à ma mère avant l'accident, était datée du 2 mars 1959 et elle ne devait pas être affolée sans courrier de ma part. En ce qui concerne ma famille proche à **MUTZIG**, mon père était décédé en 1955 et ma mère avait eu 4 enfants. L'aînée travaillait à la Sous-préfecture de MOLSHEIM, une 2^e sœur établie avec son mari et avec 2 enfants en Cote d'Ivoire, moi et enfin un frère, la cadet, étudiant pour devenir ingénieur. L'autorité militaire de DAKAR n'a pas informé ma mère de cet accident. Je ne lui ai pas demandé quel jour elle a su mon accident, mais par contre, c'est dans un salon de

coiffure qu'elle l'a su : une cliente a dit au salon de coiffure qu'en Mauritanie, un militaire de MUTZIG a été blessé (c'est la tante de l'aumônier qui a relaté mon accident). Ma mère n'a pas attendu le casque de séchage des cheveux, a pris son vélo et est allée à la Sous-préfecture de MOLSHEIM à 2km. où sa fille (ma sœur) travaillait. Le Sous-préfet a envoyé un téléx à l'Autorité Militaire à DAKAR et le 11 avril 1959, la réponse « SECRET CONFIDENTIEL » a été faite par le Médecin-Chef de l'Hôpital principal de Dakar : Honneur vous rendre compte état de santé le soldat...M. D..admis dans mon établissement le 4 Mars pour fracture du crâne avec embarrure. Après deux interventions chirurgicales pratiquées l'un le 6 Mars l'autre le 9 Mars, l'état du malade est aujourd'hui aussi satisfaisant que possible compte tenu de l'extrême gravité du traumatisme subi. Etat physique bon. Du point de vue fonctionnel : manifestations de déficit dont le pronostic est favorable à assez longue échéance (mémoire perturbée. Impossibilité d'écrire). Signature du Médecin-Colonel VAISSEAU N°693/M. C./CF.